

# Cérémonie publique à l'aula de l'université : Sait-Beuve et le Pays Vaudois

Autor(en): **Bonnerot, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université  
de Lausanne**

Band (Jahr): **12 (1937-1938)**

Heft 3

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870057>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## CÉRÉMONIE PUBLIQUE A L'AULA DE L'UNIVERSITÉ

---

### I

CONFÉRENCE DE M. JEAN BONNEROT

Bibliothécaire en chef à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris

#### *SAINTE-BEUVE ET LE PAYS VAUDOIS*

Lorsque au mois d'août 1837 Sainte-Beuve vint rendre visite à Juste Olivier, à sa maison de campagne d'Aigle, et que, dans l'ombre d'une conversation, s'ébaucha le projet de faire à l'Académie de Lausanne un cours sur Port-Royal, il était Parisien. Il aimait, après sa tâche quotidienne, se promener dans cette grande cité, et par delà le pont des Arts admirer la Seine souveraine ou, dans la pourpre du couchant, par delà les Champs Elysées, l'Arc de Triomphe de l'Etoile ouvert comme un porche de gloire.

Lorsqu'en juin 1838, après 81 leçons sur Port-Royal, il regagna la France, non sans une tristesse mélancolique, il avait reconquis un peu de calme et découvert dans son travail une consolation, mais surtout il était devenu Vaudois : il avait élargi l'horizon de sa vie, hier limité par les bibliothèques, asiles de ses recherches, les revues auxquelles il collabore et les rares maisons amies dont il est l'hôte fugitif. Désormais le canton de Vaud est sa seconde patrie. Ce célibataire de 33 ans n'a quitté qu'à regret le foyer austère et délicat où il vient de découvrir la tranquillité paisible et les heures harmonieuses, à l'abri des jalousies et des paroles méchantes. Ce poète qui, presque chaque jour, venait s'asseoir et méditer dans les prairies de Rovéréaz au-dessus de Lausanne, aime à se

souvenir de l'orme centenaire qui chante au vent d'automne, et rime quelque sonnet classique. Ce curieux, insatiablement épris de nouveauté, vient d'enrichir sa pensée par les heures de lecture ou de conversation en compagnie des plus lettrés des Lausannois, qu'ils se nomment Vinet, Monnard, Espérandieu, Druey ou Chavannes.

Il a dit au revoir, et non pas adieu, à des amitiés très douces qu'il avait nouées ici ou là, et dont il prolonge par des lettres les échos pleins de sympathie. Aussi, dès qu'il eut regagné sa petite chambre parisienne de la cour du Commerce et qu'il eut repris, au milieu des agitations quotidiennes, ses occupations harassantes : articles de revues, rédaction en livre de *Port-Royal*, épreuves à corriger, il se sentit comme dépaysé. Il avait retrouvé dans son bureau de la *Revue des Deux Mondes* le sévère Buloz, il avait revu Charles Labitte, l'infatigable chercheur. Il avait de nouveau rendu visite à l'Abbaye-au-Bois et à M<sup>me</sup> Récamier et discuté avec Chateaubriand le projet d'une édition de Fontanes ; il avait été saluer M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore dans son appartement haut perché du Palais-Royal. Il avait retrouvé le poète Ulric Guttinguer, dont il a entendu chanter, par des bateliers sur les rives du Léman, les vers de *La Suisse au bord du lac*, et, invinciblement, comme si une voix l'appelait, il s'est repris à songer au lac éternellement bleu, qu'il avait tant de fois admiré sous sa double couronne de nuages et de montagnes. Il a revu ce décor merveilleux, riche de souvenirs de gloire, qui frissonnent, en dépit du siècle, dans la lumière empourprée, et, du milieu de ses livres entassés sur sa table, il a, poursuivant le songe à peine interrompu, évoqué comme au long d'un voyage, la barque de Byron à Chillon, les rêveries de Rousseau jeune, les promenades de Voltaire, le long et tendre exil de M<sup>me</sup> de Staël, et, dans le jardin d'acacias, les heures laborieuses de l'historien Gibbon.

C'est que le canton de Vaud occupe une place de choix dans son cœur : ce fut la retraite bienfaisante où, pendant huit mois, il a presque oublié les passions de Paris et les vaines agitations. Lorsque, quelques mois plus tard, il reviendra d'Italie, au

printemps de 1839, ayant parcouru rapidement Rome, Sorrente et Naples — le temps d'admirer Raphaël et Michel-Ange et d'évoquer Virgile et Lamartine —, il se hâtera de visiter au passage ses amis Olivier, et surtout de revoir le Léman, parce qu'il est « un de ces beaux miroirs que nulle comparaison ne ternit ». Pour mieux lui rendre hommage encore, pour s'imprégner plus intimement du paysage vaudois et garder, au fond du cœur et des yeux, un souvenir ineffaçable de ses décors alpestres, il veut revenir : « Il faut que j'y vive, que j'y passe régulièrement 5 mois de l'été, à l'étude libre, à la poésie, à la solitude, à la tristesse, à l'amitié ; je reviendrai passer l'hiver de 7 mois à Paris et y faire le condottiere, le pirate critique infatigable, et autant que se pourra, équitable. Mais j'aurai mes étés et les aurai près de vous. »

A Capri, à Ischia, ou sur les pentes du Vésuve, il ne songe qu'à Lausanne et aux excursions suisses, et, tout au long des chemins, il se répète ce refrain nostalgique : « Heureux ceux qui ont leur Léman. » Il a hâte de retrouver les amis d'Olivier, dont certains sont devenus les siens après avoir été les auditeurs de son cours : l'historien Charles Monnard et sa fille aînée Clara, M<sup>lle</sup> Herminie Chavannes, le naturaliste Reynier, son voisin de la rue Marterey. Il se souvient des heures de promenade à la « campagne » de l'orfèvre Gely, cette délicieuse « Retraite », et de la soirée à la villa de La Borde, chez le professeur Vulliemin, pour fêter, autour d'un sapin illuminé, les dernières heures de l'année 1837. Il revoit la boutique du libraire Marc Ducloux, ou celle de son confrère Maurice Doy, chez lequel il venait feuilleter quelque livre. Il ne peut énumérer les noms de ceux dont la présence lui a été chère, parce que chaque rue de Lausanne évoque quelque amitié, et qu'au delà, à Aigle ou à Eysins, mille souvenirs se pressent dans sa mémoire.

Rapide et dernier séjour dans ce canton de Vaud : comme s'il avait le pressentiment qu'il ne pourrait jamais y revenir, il multiplie les visites et les promenades : soirée chez William Espérandieu, dîner chez Alexandre Vinet. Il revoit Vulliemin, Samuel Chappuis, Charles Eynard, Dufournet, Ducloux.

S'il n'est plus professeur, il est toujours étudiant et vient s'asseoir, dès le lendemain de son arrivée, dans la classe de M. Vinet pour y écouter une leçon sur La Bruyère et Bourdaloue, et il assiste à l'installation de Juste Olivier dans sa nouvelle chaire d'histoire à l'Académie de Lausanne. Il retrouve Adam Mickiewicz, qui venait d'être nommé à la chaire de littérature latine, et Amédée Mélégar qui s'est enfui d'Italie et sera chargé, en 1841, d'un cours d'économie politique à Lausanne.

Mais le temps presse et Sainte-Beuve veut mettre à profit les quelques jours de repos, — les seuls qu'il ait pris depuis longtemps —, pour entasser dans sa mémoire le plus grand nombre de visions de son cher canton. Il vient, en juillet, chez les parents de J. Olivier, au petit village d'Eysins et arrive, monté sur un char-à-bancs, après une longue route à travers champs. Il y demeure plusieurs jours, entremêlant ses promenades à Divonne ou à la ferme de Bois-Bougy de sonnets qu'il écrivait, sur des bouts de papier, couché tout de son long au milieu du sainfoin ou de l'esparcette. Enfin, pendant trois jours, il devient alpiniste et part en excursion avec ses amis Olivier dans les montagnes : il grimpe dans les hauts pâturages des Agittes et, au pied des Tours d'Aï, salue la nappe bleue du lac et les cimes blanches des Alpes éternelles. Il descend dans la gorge des Ormonts, contemple les rives fleuries du petit lac Lioson et, tout ému de la grandiose beauté de ces montagnes, il rentre à Paris, non sans avoir glissé, entre les pages de Juste Olivier, maints sonnets pareils à de clairs signets de fleurs.

C'est en vain que Paris le reprend, il a donné son cœur au canton de Vaud et lui a confié le meilleur de ses pensées ; ni les ans, ni les honneurs ne lui feront oublier les jours bienheureux qu'il a connus, pendant ces deux haltes de sa vie, en 1837-38 et en 1839. S'il lit une lettre de M<sup>me</sup> Olivier, il évoque aussitôt l'instant où il tournait au coin de la rue Marterey, il revoit l'escalier qui monte à l'Académie, il entend bruire l'orme de Rovéréaz... ; mais ce n'est qu'un rêve et c'est avec tristesse qu'un soir d'août 1841 il écrit à Charles Eynard : « J'y pense

beaucoup à votre lac ; je crains d'être malade, cet hiver, de ne l'avoir pas vu cette année ; j'en avais besoin, j'en avais soif ; mais tant de choses enchaînent, qu'on finit par se lasser et rester où l'on est. Mais je souffre de ne pas m'y être retrempé. »

C'est que le travail le retient sans pitié à sa table ; un article succède à un article, les épreuves des *Portraits littéraires* s'entassent ; mais, quand il en corrige certaines pages, il lui suffit, à l'appel d'un mot, d'ouvrir le petit carnet de notes sur lequel il a, de son écriture nerveuse et menue, marqué ses visites, ses lectures, ses réflexions et d'en recopier quelques lignes au bas de son feuillet pour revoir en pensée quelque décor vaudois. Certes, ils sont loin, de l'autre côté du Jura, mais un souffle du petit carnet suffit pour lui en apporter les parfums ; il les respire un instant et, d'un mot dans la lettre qu'il écrit, il murmure un regret. « Oh ! que je suis loin d'Eysins, mon cœur y revole pourtant. » Mais parfois, à la façon d'un refrain nostalgique, la phrase qu'il écrit s'achève par une plainte qu'il étouffe à peine, sous le bruissement des mots : « Pourquoi ma vie n'a-t-elle pu s'arranger à temps dans un coin du canton de Vaud... ? » Et se ressouvenant avec émotion de ces heures de quiétude, si propices au long travail, il soupire à Charles Eynard : « Quand me reverrai-je dans votre Suisse fructueuse et salutaire, au bord de votre beau lac et avec ces loisirs qui laissent les pensées prendre leur niveau ? »

Au milieu de son labeur sans répit, les lettres qui lui viennent du canton de Vaud lui apportent comme un rayon de lumière ; il aime savoir les petites nouvelles et même les potins qui courent les salons.

Un soir qu'il dînait chez M. de Salvandy, quelqu'un parla du canton de Vaud et l'ex-syndic de Genève, M. Rigaud, allait répondre, quand, se tournant vers le critique, il lui passa la parole en disant : « Mais voilà M. Sainte-Beuve qui pourra vous répondre mieux que moi. » Et tout content, Sainte-Beuve ajoute : « Mon orgueil vaudois s'est redressé et j'ai souri et rougi. »

Lorsque l'Académie de Lausanne lui décerna le titre de

professeur honoraire, il ne dissimula pas sa joie et même sa fierté : « J'en suis vraiment très heureux, je tiens à avoir laissé là-bas un bon souvenir. » S'il reçoit en hommage quelque livre ou quelque poème, il ne cache pas, en remerciant l'auteur, la joie qu'il éprouve à évoquer, à travers les mots de ses compatriotes d'élection, les beaux souvenirs qui chantent toujours dans son cœur. « Il y a dans votre poème, écrit-il au pasteur Chavannes, beaucoup de douceur, de charme. Il y circule un air comme salubre, tel que je l'ai respiré parfois dans votre cher canton... »

Sa vie est morcelée et semble aller au hasard, tellement elle est à la merci des mille riens qui l'enchaînent : il suffit qu'il reçoive une plaquette de M<sup>lle</sup> Herminie Chavannes pour qu'il revoie en pensée le jour où il a fait la traversée du lac avec elle, sur le bateau à vapeur, et une fois de plus il déplore ce Paris maudit et qui toujours le retient. « Que ne suis-je, à l'entrée de ces beaux mois qui s'essayent, dans quelque une des allées de jardin où je vais lire et penser, en face du lac et du ciel, si beaux dans votre bon pays!... Je me laisse aller parfois à regretter de n'être pas resté tout à fait dans le séjour d'étude, de rêve, de solitude entremêlée d'amitié que le pays de Vaud semblait m'offrir. J'en suis du moins tout à fait par les regrets et par le désir. »

Aussi, lorsque Juste Olivier eut l'idée de demander à Sainte-Beuve sa collaboration pour une Chronique parisienne à la *Revue suisse*, dont il était devenu directeur, c'est avec enthousiasme que le critique accepta de devenir journaliste vaudois. Il pourrait ainsi continuer son « séjour intellectuel à Lausanne, mais un séjour du plus strict incognito » et, pendant trois années, deux, trois fois par semaine, il adressait de longues lettres, commentant les événements politiques ou littéraires de Paris, glissant au bas d'un alinéa une pointe moqueuse, égratignant quelque personnage illustre. Cette collaboration lui fut une sorte de divertissement et de distraction et elle demeure encore aujourd'hui pour l'historien le document le plus vivant et le plus curieux.

Vaudois jusqu'au fond du cœur, il devait ressentir plus qu'un autre le contre-coup de la Révolution de 1845 qui atteignait la plupart de ses amis du canton de Vaud. « Je me considérais moi-même comme en étant », dit-il à un ami, et ailleurs : « J'ai beaucoup sympathisé avec ce que vous appelez vos chagrins vaudois ; ils ont été les miens tout autant que les vôtres. J'avais par le monde, un idéal, un coin réservé où je plaçais un avenir de retraite, d'étude et d'oubli. Le voilà abîmé comme tout ce qu'on se réserve en ce monde. »

Personne ne s'adressait en vain à Sainte-Beuve, s'il se recommandait de Lausanne ou du canton de Vaud. Sa porte, sévèrement fermée, s'entr'ouvrait pour accueillir le visiteur qui était déjà un ami. Un professeur suisse romand lui écrivit un jour pour lui demander quelque renseignement ; le critique s'empessa, interrompant son travail : « Vous n'aviez pas besoin d'excuse, Monsieur, c'est un titre pour moi que d'être voisin du canton de Vaud et d'appartenir à la Suisse française que j'ai trouvée si hospitalière. »

Et quel plus bel hommage à ses souvenirs, vieux de dix ans déjà, que ces lignes qu'il écrivait le 17 juin 1847 à Charles Eynard : « Il y a ici toute une colonie vaudoise ; j'en suis, un peu exilé comme eux, c'est mon impression constante. Je suis de ceux qui n'ont plus de patrie. Paris n'en est pas une, c'est un grand hôtel où l'on vit à l'entresol. On y arrive pour passer quelques jours et on y reste toute sa vie, mais toujours pressé, toujours impatient et sentant que ce n'est pas là le lieu où l'on s'assied. Mais y a-t-il un tel lieu sur la terre, m'allez-vous dire ? J'avais cru que les bords du Léman étaient cet asile, et il nous a été prouvé qu'il n'y en avait pas là plus qu'ailleurs, en ce monde. »

Ce perpétuel et nostalgique regret accompagnera Sainte-Beuve jusqu'au soir de sa vie. Quelques semaines avant sa mort, en juillet 1869, dictant à son secrétaire Jules Troubat sa dernière lettre à Olivier, il le remerciait de son bonjour « daté de ces lieux très chers que je ne reverrai pas », et, avant de signer, il ajoutait : « A vous de tout cœur et à ceux qui se sou-



viennent de moi ». Ceux qui se souviennent de lui, ce sont ses amis du bord du lac ; ils ont été la famille d'élection qui a eu le meilleur de ses pensées, et, quelle que soit la tâche écrasante qu'il accomplisse, qu'il achève *Port-Royal* ou qu'il écrive une des *Causeries du Lundi* pour le *Moniteur*, il reste fidèle à ses amitiés vaudoises. Jamais plus il ne reverra les rives enchantées du lac ; mais, d'année en année, on entend, à travers sa correspondance, pareil à un écho de voix égaré dans les branches, son inlassable et nostalgique regret, parce qu'aux heures désespérées il a dit : « Le canton de Vaud eût été le port pour moi. Pourquoi s'est-il trouvé si loin de mes racines, ce lieu de douceur où l'arbre sentait sa cime si heureusement exposée et où il eût pu reflourir par de meilleurs rameaux ? »

---